

Francisco Ferrer : une école pour la sociale ?

13 octobre 1909 : c'est face au peloton d'exécution, dans les fossés de Montjuich à Barcelone, que Francisco Ferrer livre son ultime leçon. L'écho de la fatale détonation se répercute à travers toute la planète : fermer son école n'avait pas suffi, il leur avait aussi fallu liquider physiquement le pédagogue.

DANS LES GRANDES MÉTROPOLIS ouvrières d'Europe ou d'Amérique, des rassemblements de protestations tourment parfois – comme à Paris – à l'émeute. En Argentine, en Uruguay, la grève générale est décrétée...¹ Et depuis, le nom de Ferrer sert d'étendard à tous ceux qui se dressent contre l'obscurantisme religieux et l'injustice sociale. « F. Ferrer pensait que nul n'était méchant volontairement et que tout le mal qui est dans le monde vient de l'ignorance. C'est pourquoi les ignorants l'ont assassiné et l'ignorance criminelle se perpétue encore aujourd'hui à travers de nouvelles et inlassables inquisitions. En face d'elles, pourtant, quelques victimes, dont Ferrer, seront toujours vivantes », écrira Albert Camus.

La martyrologie née de l'assassinat de Ferrer mériterait à elle seule un article. Un peu partout dans le monde, statues et monuments saluent son combat ; des rues, des écoles, des maisons de quartier, portent son nom². Aucun autre pédagogue n'est peut-être porteur d'une telle charge symbolique et polémique³.

Alors que l'hommage rendu au martyr

« Je préfère la libre spontanéité d'un enfant qui ne sait rien à l'instruction faite de paroles et à la déformation intellectuelle d'un enfant qui a subi l'éducation actuelle. »

de Barcelone s'arrête souvent là, pourquoi ne pas aussi tendre l'oreille et retrouver, derrière l'assourdissant écho de la fusillade, la parole de l'éducateur et de l'homme d'action. Chercher à comprendre, comment la postérité a fait de cet « obscur pédagogue, une figure universelle [...] le représentant le plus célèbre du mouvement pour l'éducation libertaire », selon la provocante formule de P. Avrich.

Le contexte de la mort de Ferrer n'épuise pas sa portée. Tous ses commenta-

teurs ont pressenti ce paradoxe et s'efforcent de compenser l'indigence de l'héritage pédagogique (« Francisco Ferrer ne se distingue pas par l'originalité ou par la profondeur de ses propos » A. Nova et C. Vilanou⁴), par une méticuleuse exploration de son existence. Comme si la biographie – parfois romancée – pouvait camoufler les failles de la théorie. Salué par Freinet – qui s'appropriera le « label » École moderne⁵ – évoqué par Illich, Freire... l'ombre ambiguë de Ferrer plane sur l'histoire de la pédagogie.

Un héritage décevant

Pourtant, les six principes constitutifs de l'École moderne – coéducation des sexes et des classes sociales, hygiène scolaire, autodiscipline, autonomie et liberté de l'enfant, refus des examens – s'ils ébranlent les fondements de la société et de l'enseignement clérical et bourgeois de l'époque, ne sont pas une nouveauté à proprement parler puisqu'on y retrouve les invariants de l'éducation libertaire exposés mais surtout expérimentés en France par Paul Robin ou Sébastien

Faure plusieurs décennies auparavant. Ni révolution théorique ni pratiques méthodologiques inédites ; pas non plus d'avancées didactiques bouleversantes : disciple, plutôt que précurseur, Ferrer, ouvre les portes de son école vingt ans après la Ruche et Cempuis. En Espagne même, « à première vue cette école était une de plus parmi les six cent et quelques écoles qui existaient à Barcelone au début du siècle, ville où l'on pouvait trouver autant d'écoles que de groupes idéo-



logiques et d'options politiques : laïques, espritistes, évangéliques, anarchistes ou internationalistes, catholiques, ouvrières, bourgeoises, catalanistes et républicaines, tenues et contrôlées par les groupes et groupuscules respectifs » (B. Delgado). Si l'on écarte un instant le refus des examens, l'autonomie de l'enfant et l'accent mis sur l'autodiscipline, cette école « mixte, laïque, rationnelle et scientifique » selon la formule de Maurice Dommanget, mérite-t-elle qu'on s'y attarde autrement que pour remarquer qu'elle est en avance sur son temps ? L'éducation actuelle, en validant les audaces de Ferrer, n'a-t-elle pas rétrospectivement désamorcé toute prétention « révolutionnaire » ? Une école moderne aujourd'hui frappée d'archaïsme : la formule – facile ! – n'est-elle qu'une simple pirouette rhétorique ? Les carences de la méthode, principalement étayée par un candide humanisme scientifique et un optimisme indéfectible en la nature humaine – et enfantine – laissent en effet planer un soupçon sur la « modernité » de ce modèle rationaliste.

Certes, Ferrer défend une éducation libérée des examens, il prône l'auto-discipline et la liberté de l'enfant mais sans sortir des déclarations de principes et nous proposer les outils que nous pourrions saisir aujourd'hui. D'autres ont su conserver leur actualité : Oury, Freire et même Freinet dont les pratiques, elles aussi mises au ban, restent d'une modernité incontestable. ●●●

« Les examens traditionnels, ne produisent aucun résultat positif. Ces actes ne semblent institués que pour satisfaire le malsain amour-propre des parents, la vanité des enseignants, et pour causer des tortures et des maladies aux enfants. [...] Nous sommes des adversaires impénitents des examens, car toute action qui ne porte pas de bénéfice à l'élève doit être refusée comme antithétique à la nature d'un enseignement positif. »

○○○ Si l'optimisme de Ferrer reconforte, reste à savoir comment dépasser les errements du scientisme et combler les lacunes de l'expérimentation.

Moderne, l'école de Ferrer ?

Et pourtant, tout est là, comme en creux, ainsi qu'en témoignent les éloges des visiteurs : le rejet quasiment maniaque de toute parcelle de dogmatisme, la libre discussion avec les enfants, tel un prémisses des débats philosophiques, la correspondance dont la forme est adoptée dans le manuel de lecture, les sorties scolaires à la campagne ou à l'usine, le bannissement de toute réprimande, sanction ou punition, la disparition des examens, et même jusqu'à l'attention portée à l'élaboration d'un mobilier véritablement adapté à la physionomie des enfants. On pourrait, comme certains ne s'en sont pas privé, rajouter à la liste de nos « émerveillements » l'intuition du « Conseil », l'entraide, la coopération, ou encore la libre fréquentation... pourquoi pas ! Mais pour aussitôt s'écrier, comme Jean-Pierre Caro et tant d'autres « on aimerait en savoir plus ! », afin de trancher entre le fantasme et la réalité.

Pour sortir de cette impasse byzantine, une hypothèse mériterait d'être explorée : et si, en voulant voir en Ferrer un précurseur de toutes les futures pédagogies émancipées et émancipatrices, nous faisons fausse route ? Si, au-delà des principes libertaires généraux, Ferrer était parti explorer une route qui n'appartient qu'à lui ? On sait l'agacement de Freinet, par exemple, face à ces principes trop vagues (et dans le contexte français d'une « récupération » habile de certains thèmes progressistes par l'école de Ferry) : « Ce sont les techniques pédagogiques qui vont nous permettre cette marche en avant dans la direction prévue par notre méthode. Celle-ci est donc le but, la direction, la ligne ; les techniques sont les moyens d'action. » (Célestin Freinet, *L'Éducateur prolétarien*, n° 10, fév. 1935). Et si Ferrer avait opté pour d'autres choix que ceux de la technique ? Une piste que Jean-Pierre Caro⁵ n'est pas loin de nous inviter à explorer lorsqu'il s'intéresse à

cette passion commune de Ferrer et de Freinet pour l'édition. La comparaison des deux catalogues est éloquente : alors que Ferrer ambitionne d'inonder les écoles d'ouvrages révolutionnaires (parfois de pure propagande...), Freinet publie *Plus de manuels scolaires* (1928). Non sans malice, l'analyse parallèle des trajectoires des deux éducateurs « modernes » se conclut par une interrogation ironique sur leurs contradictions pédagogiques et politiques : « Ainsi, le pédagogue libertaire Ferrer est tenté par une transmission dogmatique d'un savoir libérateur, et le matérialiste pédagogue Freinet est pour un temps fasciné par une démarche autoritaire – dans le domaine politique et organisationnel tout au moins. Rien n'est simple... »⁵

Il faut donc chercher ailleurs ; retrouver l'intuition qui anime encore ses défenseurs, abandonner la quête d'une théorie révélée pour exhumer, dans la vie même de Ferrer, cet héritage qu'il nous aurait légué. S'il est facile de dépasser l'idée que Ferrer est un mythe, un martyr ou un symbole, ne devrions-nous pas également renoncer à voir en lui un « pédagogue » ?

Une passion positive de la destruction

S'il en vient à croiser la question éducative, c'est en premier lieu par réaction à sa propre expérience : « Je n'aurai qu'à prendre exactement le contre-pied de ce que j'ai vécu », aurait-il déclaré à son ami William Heaford. Moderne, son école le sera sous la forme d'une « vengeance » (l'expression est de Maurice Dommanget), parce qu'elle se présente comme « la négation positive de l'école du passé ». Autodidacte en révolte contre le système scolaire de son temps, il puise avec rage dans la littérature pédagogique de son époque. Mais s'il monte une société d'édition pour diffuser des ouvrages et des manuels conformes à l'esprit de son enseignement, c'est avant tout avec les révolutionnaires et les rebelles, comme ceux du Comité d'initiative pour l'enseignement intégral (1898), qu'il préfère partager ses intuitions pédagogiques.

Fondateur de réalités et réalisateur d'idées

L'engagement militant de Ferrer – probablement né du sentiment d'avoir été spolié de son éducation – ne cesse de se radicaliser au fil des ans et au contact direct avec l'injustice sociale et ceux qui la combattent. Sa pédagogie ne précède pas le militantisme, elle se présente plutôt comme la clé de l'émancipation individuelle et collective. Ce n'est d'ailleurs pas tant son enseignement (son école était fermée depuis deux ans) que son action d'agitation politique qui servit de prétexte à son exécution. Si Ferrer se fait pédagogue, c'est dans le prolongement de son action militante « Il me semble que travailler, dès à présent, en vue de l'abolition de la peine de mort ou de la grève générale, sans savoir comment nous élèverons nos enfants, c'est commencer par la fin et perdre du temps. » (Lettre à M^{me} Henriette Meyer, 11 mai 1902).

Agitateur plus qu'éducateur, animateur et organisateur révolutionnaire plus que « didacticien », le libre-penseur, le franc-maçon, va se réaliser dans le mouvement anarcho-syndicaliste naissant dont il explore avidement toutes les potentialités. Il participe, en 1903, à la fondation du journal *La Grève générale* (*La Huelga General*), et collabore à *Solidaridad Obrera* créée en 1907. Il fréquente les militants de la future CNT. Ce choix du syndicalisme révolutionnaire dépasse probablement les seules conjonctures historiques ou géographiques. Certes le mouvement est alors puissant dans la capitale catalane, mais surtout, à la différence d'autres courants ouvriers, il porte en principes et en actes une utopie sociale, éducative et culturelle (voir la résolution du fameux Congrès de Saragosse) qui embrasse toutes les dimensions sociales et humaines dans lesquelles l'universalisme et l'humanisme de Ferrer trouvent à s'épanouir.

Là réside sans doute le plus actuel enseignement de Ferrer : la conviction de l'indispensable convergence entre le combat social/syndical et le combat pédagogique. Quasiment une règle de vie qui ne se limite pas à des postures ou des incantations. Un « combattant en éducation sociale [...] fondateur de réalités et réalisateur d'idées », (Ramon Safon), qui s'attache d'avantage à organiser un mouvement pédagogique révolutionnaire qu'une science de l'éducation et qui se consacre aussi bien à la rédaction d'articles pour les journaux de la classe ouvrière qu'à la création non pas d'une mais de dizaines d'écoles. En 1905, on dénombre



147 Écoles modernes en Catalogne, dès 1908 il y en a dix rien qu'à Barcelone pour un milliers d'élèves, on en trouve également à Madrid, Séville, Malaga, Grenade, Cadix, Cordoue, Valence... puis au Portugal, au Brésil, en Suisse, aux Pays-Bas, en Amérique... Une étincelle que la révolution de 36 va rallumer, non sans déchirements autour de l'héritage du « maître » et de remises en cause pragmatiques (voir *N'Autre école* n° 13⁶).

Un « héritage-projet » : dépasser la pédagogie

Enfin, la pédagogie de Ferrer dépasse la problématique strictement scolaire pour celle de l'éducation au sens large : ouverture sociale de l'école (l'École moderne accueille les réunions des groupes syndicaux et anarchistes locaux), conférences en direction des familles et des travailleurs du quartier, développement d'une maison d'édition diffusant textes pédagogiques et ouvrages de propagande, publication du bulletin *L'École moderne*, animation de la Ligue internationale pour l'éducation rationnelle de l'enfance... S'il n'est ni un pédagogue au sens strict, ni un véritable expérimentateur, c'est parce qu'il transcende ces catégories au travers d'un projet émancipateur qui ne circonscrit son action ni aux murs de la classe ni même aux faubourgs de Barcelone, mais rêve d'une éducation universelle. Sa capacité de mobilisation exemplaire, son sens de l'organisation s'appliquent indistinctement à l'action sociale et à l'action pédagogique. Lorsque certains observateurs⁴ soulignent que, parmi les héritiers de Ferrer, « on trouve plutôt des militants politiques que des militants pédagogiques », n'est-ce pas le plus cinglant désaveu de l'actuel aveuglement social des mouvements pédagogiques ?

L'héritage de Ferrer serait donc à chercher d'avantage dans son action quotidienne et son engagement aux côtés des plus démunis que dans les révélations d'une théorie achevée. Lui-même n'ambitionnait pas d'offrir un système verrouillé. L'histoire de la pédagogie offre trop d'exemples des scléroses d'une telle prétention. On peut lire, dans le premier numéro du *Boletín de la Escuela Moderna* « avec le temps [notre école] perdra sans doute le titre de moderne, tout en renforçant de plus en plus les dimensions rationnelle et scientifique ». Cette humilité se manifeste jusque dans le choix du nom de son école qu'il a finalement préféré à celui d'« École émancipatrice du xx^e siècle ». L'École moderne, selon Ferrer et ses continuateurs, se définira toujours comme un projet en devenir, dont les faiblesses initiales, loin d'être une entrave, invitent à de continuel perfectionnements, ainsi qu'en témoigne l'œuvre éducative de la CNT en 1936, qui, bien que placée sous « l'autorité » de Ferrer, poussa beaucoup plus loin son action pédagogique. Autre exemple, celui du portugais Adolfo Lima qui voyait dans l'École moderne la première étape d'une longue chaîne aboutissant à l'école sociale en passant par l'école humaine, l'école libre, l'école intégrale ou encore l'école active... Nombreux sont ceux qui soulignent aujourd'hui la dynamique de cet « héritage-projet »⁴ dont peut se réclamer la lutte pour une autre école et une autre société.

On n'assassine pas des idées mais des individus, peut-être parce qu'ils se révèlent au final bien plus dangereux. À quelques mois des célébrations du centenaire de son exécution, retenons peut-être, derrière le symbole, derrière les slogans pédagogiques, cet enseignement de Ferrer : ce sont les individus, par leur action collective, qui transformeront le monde « *La société craint de tels hommes ; elle n'acceptera jamais une éducation qui les produise* », écrivait-il. □

Grégory Chambat, CNT éducation 78

Notes

1. À Paris, de violents affrontements ont lieu avec la police, devant l'ambassade d'Espagne, une dizaine de manifestants sont blessés, mais également le préfet Lépine et un agent qui décèdera à l'hôpital. Des meetings et manifestations auront lieu à Bruxelles, Gand, Anvers, Liège, Londres, Milan, Naples, New York (avec échauffourées à Madison), Rome, Turin, Vienne, Genève, Prague, Chicago, etc. Drapeau en berne sur l'Hôtel de Ville de Lisbonne. En Argentine, un meeting de la FORA, réunit 20 000 ouvriers et appelle à une grève générale, qui durera jusqu'au 17 octobre. À Montevideo, tous les corps de métier cessent également le travail. Source : Éphéméride anarchiste.
2. Le site de la revue *Mappemonde* propose une étude et une histoire des rues Francisco Ferrer en France : <http://www.mgm.fr/PUB/Mappemonde/>
3. Inauguré en 1911, à Bruxelles, le monument dédié à la mémoire de Francisco Ferrer signé du sculpteur Robert Gnynsiens a été érigée grâce à une souscription internationale avec l'inscription : « À Francisco Ferrer fusillé à Montjuich le 13 octobre 1909 Martyr de la liberté de conscience ». Démonté durant l'occupation allemande, pendant la Première Guerre mondiale, sa remise en place se fera sans l'inscription originale « Martyr de la liberté de conscience » effacée par les Allemands. La statue sera finalement déplacée et installée le 12 octobre 1984 en face de l'Université Libre de Bruxelles. En 1990 une copie sera inaugurée dans les jardins de Montjuich à Barcelone.
4. « Francisco Ferrer », Antonio Novoa et Conrado Vilanou, in *Quinze pédagogues, leur influence aujourd'hui*, sous la direction de Jean Houssaye, Bordas Pédagogie, 2003.
5. Voir la très pertinente étude de J.-P. Caro « Freinet et Ferrer » in *Freinet et l'École moderne*, sous la direction d'Ahmed Lamih, Ivan Davy éditeur, 1997.
6. « Espagne 36, l'école fait sa révolution », *N'Autre école*, n° 13, automne 2006 (à télécharger sur le site de la revue rubrique archives).

Pour aller plus loin :

- *Le Rationalisme combattant, Francisco Ferrer y Gardia*, Ramon Safon, brochure syndicaliste, n° 10, éditions CNT-RP, 2002.
- « Francisco Ferrer », Antonio Novoa et Conrado Vilanou, in *Quinze pédagogues, leur influence aujourd'hui*, sous la direction de Jean Houssaye, Bordas Pédagogie, 2003. Voir aussi « Textes de Francisco Ferrer » in *Quinze pédagogues, textes choisis*, sous la direction de Jean Houssaye.
- *Francisco Ferrer, Cahiers de l'Institut d'Histoire des Pédagogies libertaires*, Ivan Davy éditeur, 1984
- Jean-Pierre Caro « Freinet et Ferrer » in *Freinet et l'École moderne*, sous la direction d'Ahmed Lamih, Ivan Davy éditeur, 1997.

« Il faut dire que la mission de l'École moderne ne se borne pas à faire disparaître des cerveaux le préjugé religieux [...] Si les travailleurs se libèrent du préjugé religieux, mais maintiennent celui de la propriété ; si les ouvriers croient dans la prophétie qui affirme qu'il y aura toujours des pauvres et des riches ; si l'enseignement rationaliste se limite à diffuser des connaissances hygiéniques et scientifiques et à préparer de bons employés et de bons travailleurs ; alors, on pourra vivre entre athées, plus ou moins bien, mais on ne cessera pas d'être des esclaves du capital. L'École moderne cherche à combattre tous les préjugés qui rendent difficile l'émancipation totale de l'individu. »

Lettre de prison 1^{er} mai 1907